

Lausanne : études inédites

Autor(en): **Blavignac, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **4 (1866)**

Heft 15

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne. — *Etudes inédites.*

IV

Le Pays de Vaud a trouvé de nombreux historiens. Une lacune se fait sentir en tête de tous leurs ouvrages. Ils ne disent rien de l'importante période durant laquelle l'homme habita principalement sur les eaux. Ils sont d'ailleurs bien excusables, puisque cette période n'est connue que depuis douze ans et que M. Verdeil, le plus récent de ces auteurs, avait déjà mis au jour le premier volume de son *Histoire du canton de Vaud*, en 1849.

MM. Keller, Troyon, Desor et d'autres savants suisses ont dès lors publié d'excellents ouvrages spéciaux sur les découvertes faites dans nos lacs. Ils ont décrit, avec une scrupuleuse exactitude, d'innombrables objets de toute nature et qui s'offrent fréquemment dans un admirable état de conservation.

D'où venaient les peuples lacustres et à quelle époque faut-il placer leur existence? Question plus facile à poser qu'à résoudre.

En étudiant les couches de gravier que la Tinière forme continuellement à son embouchure dans le Léman, près de Villeneuve, M. Morlot est arrivé à donner à l'époque où l'on se servait d'instruments en pierre une antiquité de quarante-sept à soixante et dix siècles, et de vingt-neuf à quarante-deux siècles à celle où le bronze fut en usage.

Ces dates n'ont rien de bien extraordinaire, et il est fort probable qu'elles seront encore reculées.

Il est néanmoins curieux de citer ici le témoignage du savant Pezron qui, en 1687, et avec l'approbation de ses supérieurs (c'était un père bernardin), ne craignit point, par la seule science spéculative, de fixer le commencement de la période historique à plus de cinquante siècles avant le règne d'Auguste. C'est une date qui s'éloigne fort peu ou qui mieux ne s'éloigne pas du tout des soixante et dix siècles déterminés par M. Morlot, à l'aide de la science positive. A tous ceux qui s'occupent des époques préhistoriques, nous devons recommander la lecture des œuvres du Père Pezron, qui, au milieu d'erreurs inévitables à son époque, nous paraît avoir touché juste dans une foule de questions historiques et philologiques.

On divise communément les temps anti-historiques en trois périodes successives qu'on désigne sous les noms d'*âge de la pierre*, *âge du bronze* et *âge du fer*.

Ces dénominations, simples et naturelles, sont excel-

lentes pour la classification des objets trouvés, mais, au point de vue historique, elles laissent peut-être quelque chose à désirer.

Deux races d'hommes paraissent s'être succédé pendant les plus anciens temps.

La première était remarquable par la petitesse de sa taille, les Lapons de nos jours ne sont peut-être pas sans analogie avec elle.

La seconde fut une race gauloise de haute stature.

Les premiers habitants de l'Europe étaient contemporains de l'hyène, du rhinocéros, du mammoth ou éléphant glaciaire, de l'aurochs, du renne, de l'élan aux grandes cornes et d'autres animaux qui, depuis une époque fort ancienne, ont disparu de cette partie du monde. Le chien paraît avoir été le seul animal domestique dans ces temps si reculés.

Des cavernes naturelles ou artificielles faisaient en général la demeure de ces populations qui nous apparaissent dans l'état le plus élémentaire de la civilisation, ne sachant guère fabriquer que de grossiers instruments en pierre et en os.

On peut très-bien, ce nous semble, admettre une première période historique correspondant à l'existence de ces peuplades troglodytes, qui ont vu dans nos parages une terre et peut-être un ciel bien différents des nôtres. Encore mal précisée en Suisse, cette période a été constatée par des monuments positifs en France, dans les Pyrénées, en Islande et en Danemarck.

La seconde période se composera des siècles correspondant aux habitations lacustres, à ces *palfiches*¹ dont les ruines se retrouvent dans toute l'Europe.

La population offre le tableau d'une civilisation progressive très curieuse.

De la pierre taillée par éclats, elle a passé à la pierre polie avec la plus grande perfection. Puis, sans secousse, par une transition qui paraît ne rien offrir de brusque, elle passe au bronze qu'elle travaille et utilise de toutes les manières; enfin, elle met en œuvre un nouveau mode si ce n'est de construction, tout au moins de dispositions dans les groupes lacustres.

La dimension de la poignée des épées, le diamètre des bracelets et quelques restes de squelettes, permet-

¹ Ce mot est français comme *pierre-fiche*, si employé en France pour désigner les menhirs; à Genève, au dix-septième siècle, les pieux lacustres étaient désignés sous le nom de *fiches*, aphérèse de *palfiches*.

tent d'affirmer que la petitesse de la taille était chose ordinaire chez ce peuple, peut-être un peu puéril, et qui jouissait d'un certain confort, puisque le chat demeurait avec lui, logeait sous son toit.

Les bijoux et les colifichets abondaient; M. Troyon cite des épingles à cheveux de 57 centimètres de long; il y avait de quoi étager une chevelure de femme presque aussi haut qu'on le fit sous le règne de Louis XVI.

Tout cela n'empêchait pas le peuple dont nous parlons de cultiver les terres, d'avoir sur le sol des constructions à portée des lacustres pour servir aux exploitations agricoles et de commercer avec certains peuples inconnus qui ne sont, dit M. Desor, ni les Phéniciens, ni les Etrusques, et qui, entr'autres choses, lui apportaient l'étain nécessaire à la fabrication du bronze.

Sans trop de risques, et jusqu'à preuve du contraire, on peut croire que cet ancien peuple appartenait à la grande famille des Ibères, qui couvrit les Gaules antérieurement aux invasions connues.

Dans un prochain article, nous examinerons la seconde race qui peupla nos contrées.

(Reproduction interdite.)

JOHN BLAVIGNAC.

Histoire de la villie qu'étai reveгна.

Lei avai on iadzo'na villie que l'étai bin villie, cà passavé les quatre-vingt. Et sta villie l'étai retze, à cein que desan; iò ti lé pareints, se liein que fissan, coudessan lei teni lé pi au tzò, po cein que vo sèdé; onn'idète, et noutré pouros héretiers ne lei avancivan pas mé que de soclia dessus, cà la villie lau fasai à ti chétze mena.

Et l'é dé fé que lei avai prau po ti, cà l'avai dau bin au sèlau, et prau, min dé dévallé à l'ombro, et pas mò d'écus eintortollis dein on pion dé lanna que fourravé parmi lé pattés au bas dé son garda-roba.

Mà se baya qui ara lo magot, que desan lé dzeins?

— Qu'èin dité-vos, Marienne?

— Porrâi bin ètre la Toinon à Lliòdo,

— Porrâi bin arrevâ; lé po cein que lo David à Pierro lei va.

— Vè la Toinon?

— Diabeinlévine!

— Adan lo névau dé la Grandze-âi-Rattés n'arâi rein.

— Pas à cein que dian.

— Kaisi-vos dans!

— Oï ma fâi, et elliaux dei Golliettés vant fère'na ruda mena, cà la villie ne pâut ni lé verre, ni lé cheintre.

Et lé fenné s'èin baillivan, vos paudé craire; tapavan que dei rebattés et taboussivan tot lo dzo.

Peindein tot cein, qu'arrevate? La villie vegne à tzesi malâda et l'èin parte; io lé névau et lé gnécés arreviran po la veilli, et s'èin trova prau, cà l'èin eut plliein l'ottò. Adan que firan noutré dzeins; quand s'èin vegne que coumeinciran à bâilli, lé fenné sé desiran dinsé: — nos faut allâ fère'na gotta dé café po sé reveilli on boccon. Venidé pire ti, on lâisséra lo crâizu su lo fornet.

— Faut-te clioure lé fenétrés?

— Oh la n'a pas fatta, n'a qu'à teri onco on boccon lé contrevents.

— Ne lei a rein po lé crotzi.

— Oh! ne vollian pas budzi, fâ pas d'oura.

L'é bon; s'èinvan ti à l'ottò, et lé fenné alluman lo fû, fant dau café, dei brecis et mettan couaire on bou-tefâ po elliaux hommos.

L'étai lo desando né, et quatr'au cinq de elliaux bounets bliances que verounâvan perquie l'ava cheintu lo frecot, iò n'èin failhiâ pas mé, et vaiquie mé s'estafiers que sé compliotan coumeint faut fère, po avâi'na pochon dévan que tot sâi rupâ.

— Qu'èin dis-tou, Pierro, nos faut fère 'na farça perquie.

— S'on vâut; qu'è-te que vint avoué mé? Vin té, Samuët; oreindrâi, vos trâis, veillide-vos bin se vint quôcon.

Et vaiquie Pierro et Samuët que tréstan lau chôqué, qu'èintran au pâilo pè la fenitra, et que fant-te. Té lâivan la villie, àuvrant la porta, finnameint que sâi eintrebâilla, et té cottan la villie contre la feinta, dé sorta que l'avâi l'air de guegni dedein l'ottò; et noutron Samuët, qu'ètai on tot fin po déchui¹ lé dzeins, sé met à pllieindre et à dere ein déchuein la villie: Hélas vouai! mon bûro!..... hélas vouai! mon bûro!... mon bûro!

Iò ti mé frecatores se reviran contre la porta, laissan tot corre et sé fouyan ein bouailein que dei perdus, coumein se la chetta lau corressâi apri po lé s'agaffâ...

— La villie é reveгна! la villie é reveгна!

— Heuh? que lei a-te? qu'è-te que lei a?

— La villie! la villie é reveгна!

Et bintou pè tot lo veladzo lé fennés reveillan lau s'hommos, et tot lo mondo bouailé.

— David!..... François!.....

— Que lei a-te?... que vâux-tou?...

— Où-to?..... Réveille-té!.....

— Quié?... Heuh!

— Où-to? bouailan pè lo veladzo!

— Lei a-te dau fû?... Lâiva-té; va alluma lo craizu.

— N'ousa pas, sè pas que lei a, bouailan pè lo veladzo que la villie Pernoud é reveгна.

Mà noutré compagnons n'avan pas perdu lau teimps, l'avan vito remet la villie au lli, tot bin adrâi rareindzi pè lo pâilo, einpogni dué botolliés qu'étant su la tràbllia, lé brecis, lo pan et lo boutefâ que couaisâi adi, et vos paudé craire que n'avan pas met dous pîs dein on sola po décampâ. Et l'uran biau djû, cà nion n'ousa rabordâ que su lo matin, que cinq à chi dei pllie resolos dau velâdzo alliran vére cein que lei avâi, mà ne fut pas sein einmailli grandteimps:

— Va té, Djâbram.

— Va lo premi, David...

— Na ma fâi, va te.

Et l'èin avan tzampâ ion dein l'allâie, cà dé sein lo pas que nion volliâve eintra lo premi.

Et que viran-te, rein que la pourra villie qu'ètai hô et bin morta, et que n'ètai pas reveгна.

¹ Imiter, contrefaire.